

OSAMA

DE SEDIGH BARMAK

FICHE TECHNIQUE

AFGHANISTAN - 2003 - 1h22

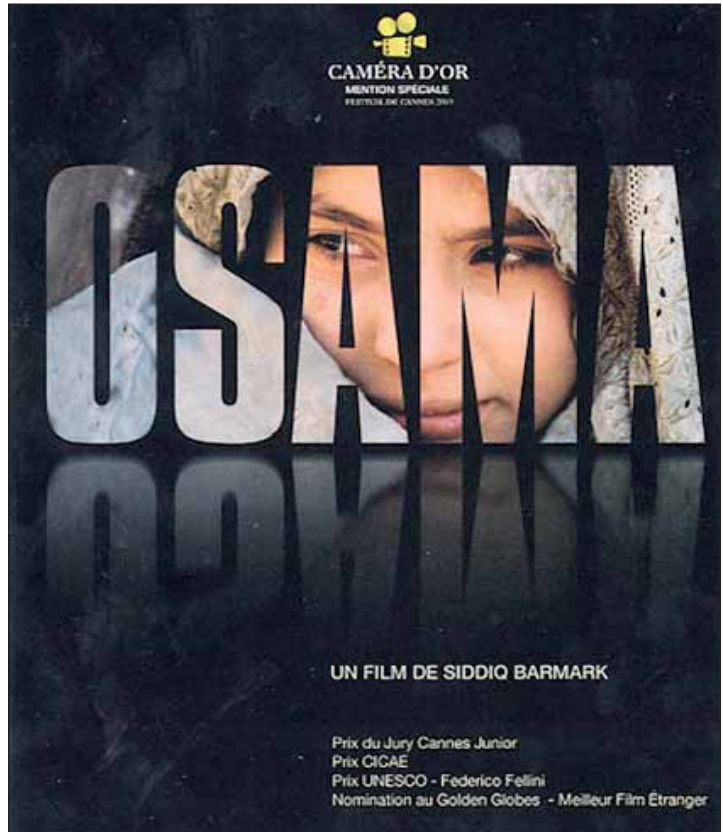
Réalisation, scénario & montage :
Sedigh Barmak

Image :
Ebrahim Ghafari

Musique :
Mohammad Reza Darwishi

Interprètes :
Marina Golbahari
(Osama)
Arif Herati
(Espandi)
Zubaida Sahar
(la mère)
Khawaja Nader
Hamida Refar
Gol Rahman Ghorbandi

Caméra d'Or Cannes 2004



SYNOPSIS Une petite fille de douze ans, sa mère et un jeune garçon ont survécu aux répressions qui ont suivi les manifestations organisées par les femmes afghanes au début du régime taliban. Les deux femmes travaillent dans un hôpital, mais sont informées que les talibans ont renvoyé tout le personnel et fermé les portes de l'établissement. Ces derniers s'assurent qu'aucune femme ne peut désormais s'aventurer hors de sa maison sans compagnon «légal». Dans le cas contraire, elles seront sévèrement punies. Le mari et le fils étant décédés, personne ne peut servir de «caution» à la famille, et la mère, poussée par le chômage, décide avec la grand-mère de changer l'apparence de sa fille : désormais, ce sera un garçon. La décision terrifie la fillette, angoissée que sa véritable identité ne soit reconnue par les Talibans.

CRITIQUE

Un cri, soudain, retentit. «Les talibans arrivent !» On l'entend à trois ou quatre reprises dans **Osama**. Une espèce de ter-



reur s'empare aussitôt des femmes qui rabattent, paniquées, le tchadri sur leur visage ; ou bien elles se figent, comme à l'énoncé d'une sentence de mort. Ce sont elles, les femmes afghanes, que l'on traque de l'aube au crépuscule dans les ruelles de Kaboul dévastées par la guerre. Elles que les barbus enturbannés, régnant désormais en maîtres, interpellent brutalement si elles laissent entrevoir une cheville sous la burqa. Violence insidieuse qui agit comme un venin dans les esprits, parce que rien ni personne ne peut plus contrecarrer la loi des fous de Dieu. C'est cela que raconte **Osama**, le premier film afghan sur les «années de plomb» de l'ère talibane. Et mieux que ne le ferait un documentaire, l'histoire d'une fillette de 12 ans devient la métaphore, à la fois tragique et lumineuse, du destin que réserve aux femmes un système qui les harcèle, les méprise, les humilie, les nie, et, à l'occasion, les lapide... (...) Sedigh Barmak s'attache moins à concevoir un suspense, forcément artificiel, qu'à décrire, comme autant de blocs d'angoisse successifs, les épreuves que doit traverser sa petite héroïne et la perversité latente de ses «bourreaux». Ses «condisciples», qui finissent par se douter de quelque chose et la harcèlent sans pitié. Et, pire que tous, le vieux mollah libidineux qui apprend à ses ouailles, avec force détails, les ablutions rituelles les plus intimes et lorgne ce gamin à l'allure si féminine. Le trouble qui naît de cette séquence-là, filmée en clairs-obscur quasi fantastiques, prouve la maîtrise du cinéaste. Situé dans le

décor d'une ville à la fois en ruines et ancestrale, aux couleurs immémoriales de terre et de sable, **Osama** n'a rien d'un tableau naturaliste. Il suffit d'une image récurrente, presque onirique - celle de gros verrous en fer d'un autre âge qui ferment les maisons où l'on confine les femmes - pour relier les délires talibans aux traditions anciennes. Derrière des faits authentiques, le cinéaste dévoile aussi tout un arrière-plan, les frustrations derrière les slogans, la cruauté très «humaine» au-delà de l'idéologie intégriste. Et même le grotesque barbare des postures officielles, dont le point d'orgue sera une absurde et terrifiante séance de tribunal populaire en plein air où sera scellé le sort d'Osama. La tension dramatique tient souvent à un simple regard : celui de cette gamine de 12 ans, issue d'une famille misérable que Barmak a rencontrée dans une rue de Kaboul où elle mendiait. Non seulement la jeune Marina Golbahari a l'âge du rôle, mais ce qu'elle a vécu nourrit magnifiquement le personnage. Cette détresse muette, cet air traqué, ces larmes d'effroi, cette mélancolie dévastatrice, et, furtivement, ce demi-sourire d'enfant, même joués devant une caméra viennent de loin à l'évidence. Il n'y a pas de violence gratuite dans **Osama**. La seule torture y est morale. (...)

Jean-Claude Loiseau
Télérama n°2828 - 27 mars 2004

Voici un film pour lequel on aimerait avoir des phrases de critique

de cinéma : dire que telle séquence est bien (l'ouverture en caméra subjective), ou reprocher le nombre de ralentis. C'est un film dont on voudrait qu'il soit absolument une fiction, un truc totalement imaginé avec ses personnages aimables (une petite fille déguisée en garçon) et ses ordures (les talibans). Mais **Osama** est le premier film afghan depuis longtemps, il n'est là ni pour amuser ni pour cadrer avec nos exigences esthétiques. Ce qui ne l'empêche pas d'être un film passionnant. L'Afghanistan est l'exemple même d'un pays auquel le cinéma a manqué. Ses images viennent d'abord des télévisions et sont donc vouées à illustrer un commentaire ou à tomber dans l'oubli cathodique. Pas de place pour cette incarnation filmée qui permet d'accéder à la conscience et à l'Histoire. C'est une chose de voir que des hommes obligent des femmes, réduites à l'état de fantômes, à porter une burqa ; c'en est une autre que de se projeter une heure trente sous cette burqa et d'étouffer à son tour jusqu'à en crever. Voilà pourquoi **Osama** est un film aussi impressionnant que nécessaire. Et si ce n'est pas un documentaire, ce n'est rien de dire que c'est un film documenté. (...)

Sedigh Barmak, dont c'est le premier long métrage (après des documentaires et des courts), a tourné avec des comédiens amateurs, une sorte de **Los Olvidados** des rues de Kaboul. La petite fille mendiait (son père, estropié, avait été battu par les talibans). Les hommes qui jouent les talibans sont eux-mêmes d'ex-soldats. Ces identités en ruine



se fixent à l'image, chaque regard donne la chair de poule. Barmak veut tourner un second film, sur des Afghans en exil au Danemark. Une comédie...

Philippe Azoury
Libération - 24 mars 2004

En colère, elles hurlent : « Nous sommes veuves, nous voulons du travail, on a faim ! » Dans les rues de Kaboul, une manifestation de femmes en burqa est violemment dispersée par les forces de l'ordre, à coups de jets d'eau. Deux éléments soulignent que cette scène est soumise à l'interdit du regard. Elle est filmée en fraude, de façon cahotante, caméra à l'épaule, par un reporter occidental poursuivi par un môme qui lui soutire des dollars pour ne pas le dénoncer. Elle est par ailleurs regardée par une gamine qui, dans un mélange d'effarement et de refus, soulève son voile. Une fois posé le contexte, celui de la répression imposée en Afghanistan par les talibans, Sedigh Barmak raconte une histoire. (...) Le récit est assez sommaire. Un bout à bout de scènes plus terrifiantes les unes que les autres, montrant comment [une] gamine se retrouve enrôlée de force par un mollah, endoctrinée dans une école coranique, soumise au fanatisme religieux, puis, démasquée, mariée de force à un vieux libidineux et promise au viol conjugal tandis que le reporter occidental est exécuté et qu'une femme adultère est enterrée vivante lors d'un procès en place publique. Barmaq insiste sur la perversion

sexuelle des éducateurs misogynes autant que sur le cauchemar intégriste dans lequel est plongé le pays. Son souci de parsemer de belles images cette dénonciation de la terreur crée une confusion : **Osama** a-t-il besoin de plans décoratifs pour fustiger la barbarie des talibans ? Doté d'une mention spéciale de la Caméra d'or au dernier Festival de Cannes, **Osama** fait partie de ces films dont l'importance se mesure surtout au geste politique. Commencé pendant le règne du régime taliban, achevé après sa chute, il témoigne de l'enfer vécu par une société et en même temps d'une victoire contre la censure. Son existence même est cruciale après la crise d'identité visuelle vécue par l'Afghanistan.

Jean-Luc Douin
Le Monde - 24 mars 2004

CE QU'EN DIT LA PRESSE

L'Humanité - Michèle Levieux
Sedigh a pu réaliser une œuvre profondément afghane : un cri venu du fond de la barbarie, tel est le corps torturé d'une petite fille nommée Osama.

Aden - La rédaction
La réussite du film est là : utiliser la fiction pour nous permettre de ressentir intimement la réalité. Une réalité faite d'angoisse et d'une condamnation sans appel de la condition féminine. Au cœur de laquelle Sedigh Barmak inscrit la trajectoire d'une enfant, symbole de la tragédie de toutes les femmes.

Le Figaro

Marie-Noëlle Tranchant
Jamais le cinéaste ne s'attendrit, et c'est toute la force de ce film qui pleure des larmes sèches. Il maintient sans faiblir un rapport de tension extrême entre les prédateurs qui s'abattent sur la ville (...) et leur petite proie qui n'a de défense que celle de l'animal sans défense (...)

Fluctuat.net - Agathe Moroval
Le film prouve à lui seul que le temps de l'image interdite est bien révolu, et fait partie d'un passé qu'on peut mettre à distance. Sedigh Barmak, grâce à ce cinéma afghan qu'il n'a cessé de défendre (président de l'Afghan Film Organization de 1992 à 1996, puis à son retour d'exil), montre à son pays et au monde qu'on peut renaitre de ses cendres.

L'Express - Christophe Carrière
D'une exemplaire force narrative et documentaire (...).

Cinéastes - Hedy Bicaise
Stupidement, on oubliait qu'un tel projet pouvait aboutir sur du cinéma et du grand. La beauté de la mise en scène, le travail sonore, la justesse de l'actrice, tout nous le rappelle à chaque instant. L'évidence surgit alors, **Osama** est un film somptueux, irréprochable, immanquable.

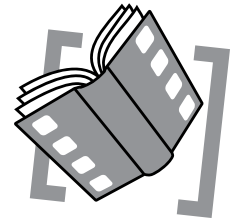
Le Nouvel Observateur
Pascal Mériegeau
Osama parle de cette folie furieuse, il la montre à travers une histoire simple, bercée par les contes de l'enfance, mise en images



**CINÉMA [s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

avec une volonté de séduire parfois trop voyante, une histoire qui fait mal, un film qui fait peur, qui fait se demander ce qu'il en est là-bas aujourd'hui et ce qu'il en est ailleurs.

ENTRETIEN AVEC SEDIGH BARMAK

aden : Osama s'inspire d'une histoire vraie, celle d'une petite fille qui s'était déguisée en garçon sous le régime des talibans pour pouvoir aller à l'école...

Sedigh Barmak : J'ai lu cette histoire dans un journal après avoir fui mon pays, l'Afghanistan, tombé sous la coupe des talibans. Au départ, je voulais en faire un court métrage. Et puis, au fur et à mesure, je récoltais des histoires qui venaient enrichir ce qui est devenu mon premier long métrage. Celles que me racontaient les réfugiés qui arrivaient, comme moi, au Pakistan, celles qui peuplaient les lettres de mes amis restés au pays. La scène du hammam où un mollah enseigne aux petits garçons le rituel des ablutions me vient d'un proche qui travaillait à la radio, contrôlée à l'époque par les talibans. Il me disait que, chaque jour, pendant trois heures, ils arrêtaient tous de travailler pour qu'un taliban leur montre comment se laver le sexe en cas de pensée impure.

Comment avez-vous trouvé votre héroïne ?

Un film qui raconte la réalité se devait de mettre en scène des acteurs non professionnels. Quand j'ai rencontré Marina, qui joue le

premier rôle, elle mendiait dans la rue. Son père est resté gravement estropié après avoir été battu par les talibans. Elle n'avait jamais entendu parler de cinéma. Depuis, elle a tourné deux autres films. Avec le réalisateur iranien Moshen Makhmalbaf, qui m'a soutenu tout au long de la réalisation, nous lui avons acheté une maison.

Le titre de votre film, Osama - le plus souvent traduit par Oussama - résonne comme le prénom de Ben Laden...

Osama, c'est le prénom qui est donné à la petite fille pour tenter d'impressionner les autres enfants, qui doutent de sa virilité. Derrière la peur, qui est au cœur du film, il y a toujours eu Oussama Ben Laden. C'est un prénom qui charrie la terreur et qui cristallise les souffrances des Afghans. Les autres personnages n'ont pas de nom parce qu'ils n'ont pas d'identité. Ils l'ont perdue sous le régime des talibans dont l'objectif était de couper les racines du peuple. A ce moment-là, les gens étaient happés par la peur ; leur seule identité, c'était la panique.

Dans quel état avez-vous retrouvé ces hommes et ces femmes quand vous êtes revenu vivre à Kaboul ?

Les gens avaient perdu tout espoir. Ils n'avaient plus foi en rien, et j'avais parfois l'impression qu'ils pensaient que mourir était une façon de vivre. Les femmes, les hommes, les vieux, les jeunes, mouraient de dépression. Devant tout cela, je ne pouvais m'empêcher de penser : «Quelle honte pour l'humanité tout entière de ne pas avoir

pris conscience plus tôt de cette souffrance !»

Le cinéma peut-il être vecteur d'espoir en Afghanistan ?

Dans un pays où 80 % de la population est illettrée, l'image a, bien sûr, un rôle à jouer. Jusqu'à maintenant, le cinéma a été mis à mal par les désordres politiques, ce qui explique que le pays n'ait produit qu'une quarantaine de films. De nombreux films ont été détruits par les talibans, comme les documentaires que j'avais réalisés aux côtés du commandant Massoud de 1988 à 1999. Osama est le premier film tourné en Afghanistan après les talibans. Mais, aujourd'hui, le cinéma peut permettre l'émergence de pensées nouvelles et la reconstruction de la personne. Comme il a été, après la Seconde Guerre mondiale, un moyen de donner de l'espoir aux gens. Et puis les Afghans aiment passionnément le cinéma. Deux jours après le départ des talibans, ils ont fait rouvrir les cinémas et se sont rués dans les salles...

Propos recueillis par
Marjolaine Jarry

Aden/Le Monde 24 mars 2004

FILMOGRAPHIE

Long métrage :

Osama

2003

[Documents disponibles au France]

Revue de presse

Positif n°509/510, 518

Cahiers du cinéma n°588